

Concert du 1 mars 2026

LES CANTATES

**Heinrich Schütz (1585-1672): "Herr, nun lässest du"
(Musikalische Exequien, n°3)**

**Johann Sebastian Bach (1685-1750): prélude en si mineur BWV 544
Trauerode BWV 198 (prima pars)**

**Johann Jakob Froberger (1616-1667); Allemande & Sarabande,
extraites de la Suite en do mineur (Adler 19)**

**Johann Sebastian Bach: Trauerode BWV 198 (pars secunda)
fugue en si mineur BWV 544**

Barbara Kusa & Agathe Petitjean, soprani
Anne-Lou Bissières & Gabriel Saro, alti
Vincent Lièvre-Picard* & Théo Jugie, tenori
Philippe Roche & Achille Roberfroid, bassi

Benjamin Gaspon & Boris Kapfer, traverso
Nathalie Petibon & Benoît Toïgo, hautbois d'amour
Ugo Gianotti & Liv Heym, violons
Myriam Cambreling, alto
Julie Dessaint & Ondine Lacorne-Hébrard, violes
Rémi Cassaigne & Diego Salamanca, luths
Vérène Westphal, violoncelle
Aline Zylberajch-Gester, clavecin
François Ménissier, orgue

*coordination

Sébastien Cadet, Andrée Mitermite, souffleurs

Prochain concert, dimanche, 5 avril 2026, 17h30
J. S. Bach, Cantate BWV 4 «Christ lag in Todesbanden»

Coordination : Cibeles Bullón

Temple du Foyer de l'Âme, 7 rue du Pasteur Wagner, 75011 Paris
(libre participation aux frais) www.lescantates.org

Herr, nun lässest du deinem Diener (Canticum Simeonis)

Herr, nun lässest du deinem Diener in Frieden fahren, wie du gesagt hast.

Chorus I

Denn meine Augen haben deinen Heiland gesehen, welchen du bereitet hast für allen Völkern, ein Licht, zu erleuchten die Heiden und zum Preis deines Volks Israel.

Chorus II

Selig sind die Toten, die in dem Herren sterben. Sie ruhen von ihrer Arbeit und ihrer Werke flogen ihnen nach. Sie sind in der Hand des Herren und keine Qual rührt sie. Selig sind die Toten, die in dem Herren sterben.

Seigneur, laisse aller ton serviteur en paix, comme tu l'as dit.

Choeur I

Car mes yeux ont vu ton salut, que tu as préparé pour tous les peuples, lumière qui éclaire les païens, et salaire de ton peuple Israël.

Choeur II

Bienheureux ceux qui sont morts dans le Seigneur, ils se reposent de leur labeur, et leurs œuvres les suivent. Ils sont dans la main du Seigneur et nul tourment ne les atteint. Bienheureux sont ceux qui sont ports dans le Seigneur.

Le 17 octobre 1727, une cérémonie de grande ampleur était organisée à l'Université de Leipzig en mémoire de la princesse Christiane Eberhardine, épouse du Prince-Electeur de Saxe et Roi de Pologne, qui avait refusé de suivre son mari dans sa conversion au catholicisme et vivait retirée dans sa foi. On y joua une grande Ode, dont les deux parties encadraient l'oraison funèbre. Le livret en avait été commandé à Johann Christoph Gottsched, qui allait bientôt entreprendre une réforme de la langue allemande, et la musique à Bach, alors cantor de Saint Thomas, qui en fit une grande symphonie de déploration : on sait qu'il vénérât la souveraine disparue, et il a réussi le tour de force d'unir dans son œuvre, au-delà les mots relativement convenus de l'éloge, la pompe du deuil public et l'émotion intime de la perte.

L'Ode s'ouvre en un profond et digne si mineur, tous les clochers de Leipzig sonnante, en de lancinantes et ininterrompues octaves à la basse, le glas. L'angoisse irrémédiable de la perte surgit dans le récit de soprano, dont le fa dièse mineur, avec ses oppressantes croches répétées, sera consolé par la douceur du tapis de cordes (le texte demandant à tous les instruments de se taire, Bach y raréfie son plantureux orchestre) de l'air qui lui succède. La clochette des morts retentit ensuite dans l'étonnant récit d'alto, les tenues tendues des hautbois d'amour tranchant l'ensemble de l'orchestre, pizzicato. Lui succède le premier mouvement ternaire de l'œuvre, où la douce berceuse des deux violes concertantes, nimbées des arceaux des deux luths, entoure la voix, toujours consolatrice chez Bach, de l'alto. Le court et dynamique récit de ténor nous propulse dans le chœur terminant la première partie, une fugue stricte à laquelle s'ajoutent soudain les volutes des flûtes et des violes, virevoltant sans plus de basse pendant une trentaine de mesures.

La deuxième partie s'ouvre sur un radieux air de ténor, en mi mineur, d'une forme inhabituelle (deux parties sans da capo), où les violes à l'unisson apportent cette impression solaire qui fera se demander à la basse "Quel est ce miracle ?", dans le seul récit secco de l'œuvre, qui, en un arioso lyrique, raconte le cours interrompu des fleuves qui perpétueront la mémoire : les vents reviennent dire la perte, dans un dernier court récit, mais c'est bien le souvenir de la grandeur de la foi qui sera exalté dans le grand tutti final, se répétant sans cesse, comme le souvenir de la princesse disparue, jusqu'à ce que le monde prenne fin.

Vincent Lièvre-Picard

Trauerode, BWV 198

1. Choeur

*Lass, Fürstin, lass noch einen Strahl
Aus Salems Sternengewölben schießen.
Und sieh, mit wieviel Tränengüssen
Umringen wir dein Ehrenmal.*

*Ô Princesse, laisse encore un rayon
percer la voûte étoilée de Salem.
Vois avec combien de ruisseaux de pleurs
nous entourons ta sépulture.*

2. Récit (S)

*Dein Sachsen, dein bestürztes Meißen
Erstarrt bei deiner Königsgruft;
Das Auge tränt, die Zunge ruft:
Mein Schmerz kann unbeschreiblich heißen!
Hier klagt August und Prinz und Land,
Der Adel ächzt, der Bürger trauert,
Wie hat dich nicht das Volk bedauert,
Sobald es deinen Fall empfand!*

*Ta Saxe, ta ville de Meissen bouleversée,
sont saisies de stupeur devant ton royal tombeau ;
l'œil pleure, la voix appelle :
ma douleur ne peut se décrire !
Ici résonnent les plaintes d'Auguste, du Prince et du pays ;
la noblesse gémit, le bourgeois est plongé dans l'affliction.
Que le peuple t'a regrettée,
dès qu'il a appris ta disparition !*

3. Aria (S)

*Verstummt! verstummt, ihr holden Saiten!
Kein Ton vermag der Länder Not
Bei ihrer teuren Mutter Tod -
O Schmerzenswort! - recht anzudeuten.*

*Cessez de résonner, doux instruments de musique !
aucun son ne peut vraiment traduire la détresse du pays
à la nouvelle de la mort -
ô mot douloureux - de leur chère bienfaitrice.*

4. Récit (A)

Der Glocken bebendes Getön
Soll unsrer trüben Seelen Schrecken
Durch ihr geschwungnes Erze wecken
Und uns durch Mark und Adern gehn.
O, könnte nur dies bange Klingen,
Davon das Ohr uns täglich gellt,
Der ganzen Europäerwelt
Ein Zeugnis unsres Jammers bringen!

5. Aria (A)

Wie starb die Heldin so vergnügt!
Wie mutig hat ihr Geist gerungen,
Da sie des Todes Arm bezwungen,
Noch eh er ihre Brust besiegt.

6. Récit (T)

Ihr Leben ließ die Kunst zu sterben
In unverrückter Übung sehn;
Unmöglich konnt es denn geschehn,
Sich vor dem Tode zu entfärben.
Ach selig! wessen großer Geist
Sich über die Natur erhebet,
Vor Gruft und Särgen nicht erbebet,
Wenn ihn sein Schöpfer scheiden heißt.

7. Choeur

An dir, du Vorbild großer Frauen,
An dir, erhabne Königin,
An dir, du Glaubenspflegerin,
War dieser Großmut Bild zu schauen.

8. Aria (T)

Der Ewigkeit saphirnes Haus
Zieht, Fürstin, deine heitern Blicke
Vor unsrer Niedrigkeit zurücke
Und tilgt der Erden Denkbild aus.
Ein starker Glanz von hundert Sonnen,
Der unsern Tag zur Mitternacht
Und unsre Sonne finster macht,
Hat dein verklärtes Haupt umspinnen.

9. Récit (B)

Was Wunder ists? Du bist es wert,
Du Fürbild aller Königinnen!
Du musstest allen Schmuck gewinnen,
Der deine Scheitel itzt verklärt.
Nun trägst du vor des Lammes Throne
Anstatt des Purpurs Eitelkeit
Ein perlenreines Unschuldskleid
Und spottest der verlassnen Krone.
Soweit der volle Weichselstrand,
Der Niester und die Warthe fließet,
Soweit sich Elb' und Muld' ergießet,
Erhebt dich beides, Stadt und Land.
Dein Torgau geht im Trauerkleide,
Dein Pretzsch wird kraftlos, starr und matt;
Denn da es dich verloren hat,
Verliert es seiner Augen Weide.

10. Choeur

Doch, Königin! du stirbst nicht,
Man weiß, was man an dir besessen;
Die Nachwelt wird dich nicht vergessen,
Bis dieser Weltbau einst zerbricht.
Ihr Dichter, schreibt, wir wollens lesen:
Sie ist der Tugend Eigentum,
Der Untertanen Lust und Ruhm,
Der Königinnen Preis gewesen.

Le son tremblant des cloches,
de leur bronze vibrant,
effraient nos âmes affligées
et nous pénètre jusqu'à la moëlle.
Oh, si seulement ce terrible tintement,
qui quotidiennement nous bourdonne à l'oreille,
pouvait donner à l'Europe entière
un témoignage de notre détresse !

Comme notre héroïne a accueilli la mort avec le sourire !
Comme son esprit c'est débattu avec courage,
lorsque le bras de la mort l'a assujettie,
avant qu'il ne triomphe de son coeur.

Elle est passée de la vie à la mort
en faisant preuve d'un grand stoïcisme ;
il lui aurait été impossible
de pâler devant la mort.
Ah, bienheureux ceux dont l'esprit élevé
domine les lois de la nature,
ceux qui ne tremblent pas à la vue du tombeau et du cercueil
quand le Créateur les rappelle à lui.

En toi, modèle des nobles femmes,
en toi, sublime Reine,
en toi, fervente croyante,
il nous fut donné de contempler l'image de la magnanimité.

La demeure en saphir de l'éternité
éloigne, Princesse, ton regard serein
de notre bassesse
et réduit à néant l'image décadente de la terre.
Un puissant éclat de cent soleils,
qui transforme le jour en nuit
et qui assombrit notre soleil,
a enveloppé ton visage transfiguré.

Quel est ce miracle ? tu en es digne, toi,
modèle de toutes les reines !
Tu devrais accueillir toutes les parures,
toi dont la tête est transfigurée.
À présent tu portes devant le trône de l'Agneau,
au lieu de l'étoffe pourpre de la vanité,
le vêtement pur comme des perles de l'innocence,
et tu te ris de la couronne abandonnée.
Tant que la Vistule, l'
e Niester et la Warthe couleront,
tant que la Mulde se jettera dans l'Elbe,
ta ville et ton pays te rendront honneur.
La ville de Torgau porte le deuil,
celle de Pretzsch gît, épuisée et sans force ;
car comme elles t'ont perdue,
elles ont perdu l'éclat de leurs yeux.

Pourtant, ô Reine, tu ne meurs pas !
l'on sait ce que l'ont te doit ;
la postérité ne t'oubliera pas,
jusqu'à ce que le monde s'écroule.
Vous, poètes, écrivez ! nous voulons le lire :
elle fut la vertu en personne,
la joie et la gloire de ses sujets,
la Reine des reines.